



Les territoires de la communication :

notes du cours inaugural

Plan du cours

Petit récit de l'insertion d'un séminaire consacré aux territoires de la communication	2
Pourquoi ne pas retenir :	3
les fondements de la communication ?	3
les domaines du champ d'étude ou de la discipline des communications ?	4
les paradigmes ?	6
l'épistémologie ?	8
Pourquoi les « Territoires » ?	9
usages du terme « territoire »	10
le concept de territoire	13
déterritorialisation et reterritorialisation	16
Comment construire un territoire ?	18
le territoire comme « agencement particulier d'énoncés de connaissances »	18
délimiter un territoire	20
cartographier le territoire	21
nommer le territoire	23
un exemple : le territoire de la pratique	23
et le passage du territoire de la pratique à d'autres territoires ?	26
Pour clore ce premier cours	26
Références	27



Petit récit de l'insertion d'un séminaire consacré aux territoires de la communication

J'étais le directeur du doctorat en communication lors de la dernière modification de programme en 2017, j'ai animé douze rencontres midi auxquelles étaient invité.e.s, les professeur.e.s de la Faculté, habilités à la direction de recherche ou pas, les étudiant.e.s inscrit.e.s au programme. Je reproduis quelques extraits : d'abord le constat :

La difficulté d'accommoder dans un même cheminement deux types opposés de démarches est énoncée : soit celle où le problème de recherche se situe dans le monde et celle où le problème de recherche est théorique. Alors que les seconds sont dès le départ au fait des approches, théories et concepts pertinents puisqu'ils font problème, les premiers doivent découvrir les approches, théories et concepts qui peuvent les aider dans la résolution de leur problème, ce qui ne requiert pas le même accompagnement.

[...]

Poursuivant la discussion sur le cheminement type d'une scolarité modifiée en fonction des consensus dégagés lors des consultations précédentes, le cas de l'activité transversale qui permettrait à toutes les étudiantes, tous les étudiants d'avoir une base commune reliée à la communication est évoquée. L'épistémologie est immédiatement évoquée. La question est de déterminer quel en sera le contenu par rapport au cours d'épistémologie déjà dispensé à la maîtrise pour éviter les répétitions ou les redoublements ? Puis la critique suivante a été formulée : « l'épistémologie est la plupart du temps blanche, occidentale et mâle. » (Aide-mémoire de la rencontre du 22 février 2017)

puis la solution :

Oumar : « J'ajouterais à la suite d'Éric qu'il pourrait s'agir de tenter de faire percevoir les contours (ou leur absence) du territoire que constitue la communication. Territoire dont malgré la très grande diversité (si l'on veut être optimiste ou alors on parle de sa fragmentation), il existe des tentatives intéressantes de penser ce qui lui permet de faire corps tant dans des directions descriptives que normatives. Le lien peut être fait avec la question du statut de nos études qui a été effleurée aujourd'hui ».

Éric « J'ai proposé que celui-ci soit donc animé par deux collègues susceptibles d'avoir une vaste connaissance des travaux effectués en communication et qui s'appuieraient sur six ou sept collègues qui viendraient présenter leurs travaux, objets de recherche, problématiques et choix théoriques ainsi que méthodologiques. Le séminaire de 15 séances serait donc composé de séances organisées autour de l'apport des deux profs responsables, des étudiant.e/s et des collègues invité.e/s ».

Louis-Claude : « J'aime l'idée de « contours du territoire », car même les plus passionnés-es de théorie parmi nous ne peuvent connaître toutes les propositions théoriques et modélisations « autour de la communication ». Qui en effet pourrait embrasser, par exemple, les théories en communication proposées pour l'étude des



groupes restreints, les industries culturelles, la santé, l'environnement, le politique, le numérique, l'international, l'interpersonnel, les discours, etc. ?

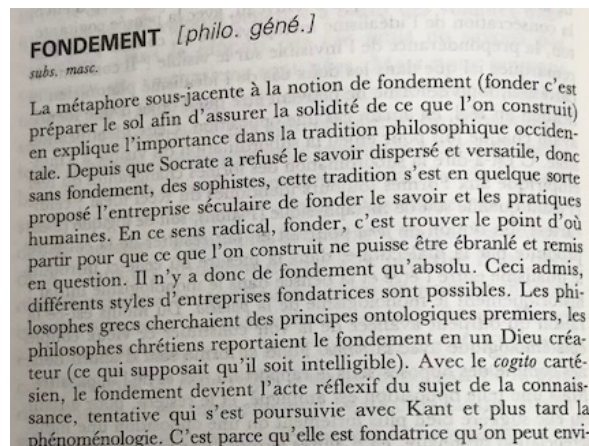
(Discussions autour du séminaire théorique commun sur la communication, 2 mai 2017)

Le séminaire qui résulte de cette réflexion est animé par un.e professeur.e et 5 professeur.e.s présentent autant de territoires et les étudiant.e.s sont appelés à identifier et développer, les territoires touchés par leurs intentions de recherche, de recherche intervention et de recherche-crédation, d'une part, et à considérer leurs intentions en lien avec les territoires présentés, d'autre part.

Pourquoi ne pas retenir :

les fondements de la communication ?

De toutes les approches qui ont été écartées lors des discussions, celle des fondements est celle qui l'a été d'emblée.



(Auroux, 1990, p. 1010, vol. 1)

Au vu des exigences pour être considérée être un fondement, ici de la communication, aucune théorie, posture, approche ne peut prétendre s'approcher de cet idéal. Identifier des fondements, ou des bases stables sous-jacentes ou encore des structures profondes, de ce phénomène complexe qu'est la communication et surtout d'établir un consensus auprès de la communauté des chercheurs est une tâche impossible.

Par ailleurs, s'appuyer sur des fondements, qui sont toujours présumés, est une approche réductionniste de la complexité, la complexité causée par la multiplicité des aspects, Cette approche entraîne la réduction de l'étude des phénomènes communicationnels à un certain nombre d'aspects pour lesquels nous disposons de ces prétendus fondements.



les domaines du champ d'étude ou de la discipline des communications ?

Le débat a cours depuis longtemps à savoir si la communication est un champ d'études ou une discipline, une discipline en cours de formation diront certains. À cet effet, le texte de Robert Craig intitulé *La communication en tant que champ d'études* (1999) traduit en français par ma collègue Johanne Saint-Charles avec la collaboration de Pierre Mongeau, disponible en ligne <<https://journals.openedition.org/communiquer/274>> est une contribution importante à cette approche de la communication. Je reproduis et commente deux extraits.

La communication n'a pas encore émergé comme un champ d'études cohérent parce que les théoriciennes et théoriciens n'ont pas encore trouvé un chemin au-delà des pratiques disciplinaires invalidantes qui les séparent. (1999, p. 3)

Pour Craig, les « pratiques disciplinaires » séparent alors qu'il faudrait plutôt qu'elles s'articulent entre elles. Il y a bien l'interdisciplinarité, où les différentes disciplines se trouvent subsumées dans des cadres théoriques, des questionnements, des méthodologies qui seraient partagés. Dans la pratique, l'interdisciplinarité n'échappe pas à un exercice de pouvoir, qui se joue sur les plans ontologique et épistémologique.

2. Le potentiel de la communication en tant que champ d'études ne pourra pas s'accomplir en tant que théorie de la communication unifiée, mais à travers une matrice disciplinaire dialogique / dialectique : un ensemble communément compris de postulats (toujours contestables) qui permettrait une argumentation productive à travers les diverses traditions de théories de la communication. (p. 3)

Craig renonce d'emblée à une approche fondationnaliste que je qualifierais de « dure », sa position de repli qui pourrait être qualifiée de « douce » consiste en un construit théorique qu'il nomme « matrice disciplinaire » et qu'il qualifie plus loin d'« arrière-plan d'hypothèses partagées » (p. 6) Ces « hypothèses partagées » sont nommées ici un ensemble de postulats. Un postulat est, selon le CRNTL, un « [p]rincipe non démontré que l'on accepte et que l'on formule à la base d'une recherche ou d'une théorie. ». Ici les postulats font partie d'un « ensemble communément compris ». Je reviens un peu sur la dynamique que Craig insuffle à l'intérieur de cette « matrice disciplinaire » qui est proposée. Cette dynamique est duelle : dialogique [probablement au sens de Bakhtine qui « consiste à faire appel aux points de vue et aux conceptions du monde d'« autrui », à les opposer, à les confronter à sa position personnelle. » (Tylkowski, 2011, p. 58)], ou dialectique [sans doute héritiers de la pensée de Hegel « faisant du dynamisme, du mouvement par contradiction ou opposition, le principe d'évolution du monde et de la pensée humaine » selon le CRTNL]. Il propose une organisation en matrice disciplinaire qui compte 7 « traditions de la théorie de la communication » qui ont été l'objet d'une reconstruction (p. 16). Ces traditions sont :

1. rhétorique : la communication comme un art pratique du discours ;
2. sémiotique : la communication comme médiation intersubjective par les signes ;
3. phénoménologie : la communication comme expérience de l'altérité ;
4. cybernétique : la communication comme traitement de l'information ;



5. psychosociologie : la communication comme expression, interaction et influence,
6. socioculturelle : la communication comme (re)production de l'ordre social et
7. critique : la communication comme réflexion discursive.

Question : dans quelle « tradition » se trouvent vos intentions de recherche ?

Par ailleurs, la version ancienne du doctorat conjoint en communication (de 2005 à 2018) était répartie en « domaines » qui remplaçaient la précédente division en « axes », et c'est à partir de cette répartition que les cours étaient programmés :

- communication internationale et développement ;
- communication organisationnelle et réseaux de communication ;
- études médiatiques et « Cultural Studies » ;
- technologies d'information et communication, et société ;
- théories et analyses des discours.

Lors de l'évaluation précédant la modification qui a donné le présent programme, il a été relevé que

Lors des consultations des étudiants---es, nous avons constaté certaines critiques concernant le manque de cours directement reliés à leurs intérêts de recherche. (p. 44)

Une analyse plus fine de cette insatisfaction à partir des titres des thèses déposées et en cours montre que les domaines de la communication ont, depuis les 15 dernières années, littéralement explosé de façon telle qu'il s'avère très risqué d'en proposer une taxonomie ou même un quelconque principe de classification unifiés. Il en va de même pour les recherches des collègues de la faculté. Vous trouverez ici une compilation des domaines répertoriés suite à un sondage auprès des professeur.e.s de la Faculté en 2018.

<http://lcpaquin.com/FCM9000/Domaines_de_recherche_profs_com_2018.pdf>

J'ai fait une cartographie aléatoire à partir des 198 domaines de recherche déclarés :

<http://lcpaquin.com/FCM9000/carto_domaines_com.pdf>

Question : quels sont les domaines qui croisent vos intentions de recherche ?



les paradigmes ?

Pourquoi ne pas revenir aux paradigmes, une approche qui a été en vigueur durant une dizaine d'années à la maîtrise ne communication, jusqu'à la modification en 2007, où le changement a été fait pour l'Épistémologie des études en communications.

Descripteur : Réflexions sur les processus de transfert et d'importation de savoirs entre différents champs disciplinaires ainsi que sur différentes recherches qui contribuent présentement à l'articulation de nouveaux paradigmes pour l'étude de la communication. Sur le plan du contenu, ce cours tentera de définir de façon congruente les principaux concepts émanant de ces champs de connaissance (et plus particulièrement ceux qui relèvent de la systémique de la cybernétique, de la théorie de l'information, des théories logiques et mathématiques) et d'illustrer de façon opérationnelle, leurs modes d'applications dans le champ communicationnel.

On perçoit à la lecture de ce descripteur un appel à l'interdisciplinarité et à l'intégration, probablement de ce que l'on appelait alors les « nouvelles technologies de communication » en tant qu'objet d'étude doté de ses propres cadres théoriques, concepts et méthodologies. Nous sommes en face d'un dualisme : les anciens et le nouveau paradigme, qui est également à l'œuvre dans la dénomination de « nouveau média », qui sera plus utilisé dans la sphère des arts.

Constatant l'impossibilité de couvrir tous les paradigmes à l'œuvre en communication, le Comité de programme a opté pour une approche mixte, soit en divisant en 4 groupes-cours dédiés, selon les enseignants, à des « domaines » de la communication qui, de mémoire, étaient les suivants :

- 1) la communication organisationnelle;
- 2) la sémiologie et l'étude des médias;
- 3) les approches critiques aux médias et
- 4) à la recherche-crédation en multimédia interactif (que j'ai donné 8 fois de 1997 à 2006).

Ces différentes approches de la communication sont nommées « paradigmes » en référence à Thomas Kuhn qui utilise ce terme dans la sphère des sciences (1962/1983) pour désigner, et je m'excuse de la simplification à outrance, car pas moins de 21 significations ont été répertoriées (Masterman, 1970), une « manière de faire de la recherche scientifique » basée sur une conception du monde donnée. Mais, contrairement aux paradigmes de la sphère des sciences qui se succèdent et sont incommensurables c'est-à-dire « [q]ui sont sans rapport entre elles, sont de nature différente, ne peuvent être comparées ou assimilées. » (CRNTL), les paradigmes de la sphère des sciences humaines et sociales (SHS), et en particulier dans le champ de la communication, coexistent et même, sous certaines conditions, peuvent être assemblées au sein d'un même design méthodologique pour une recherche donnée.

Le concept de paradigme a été mobilisé dans les ouvrages de méthodologie en SHS d'abord par Egon Guba pour nommer et caractériser les différentes approches méthodologiques en fonctions de leur appartenance ontologique et épistémologique. Il choisit de ne pas définir ce concept de façon trop restrictive :



Je crois qu'il est important de ne pas problématiser le terme, il sera alors possible de le remodeler à mesure que notre compréhension de ses nombreuses implications s'améliore. [...] Je n'utiliserai donc le terme dans ce chapitre que dans son sens le plus commun ou générique : un ensemble de croyances de base qui guide l'action¹ (1994, p. 17)

Il propose un « dialogue » des paradigmes, nommément le positivisme, le postpositivisme, la théorie critique et le constructivisme en lieu et place de déterminer lequel est le meilleur :

Je suis d'avis qu'une lutte pour la primauté n'est pas pertinente. [...] Chacun est une alternative qui mérite [...] d'être considérée. Le dialogue n'est pas de déterminer quel paradigme doit finalement l'emporter. Il s'agit plutôt de nous élever à un niveau où tous ces paradigmes seront remplacés par un autre paradigme dont nous ne pouvons voir aujourd'hui les contours que vaguement, sinon pas du tout.² (p. 27)

L'avenir lui donnera raison puisque de nouveaux paradigmes ne cessent de s'ajouter à la liste précédente, dont les paradigmes poststructuraliste, postmoderne et même postqualitatif. Pour avoir une vue synoptique et historique des différents paradigmes, je recommande de consulter les différentes versions du texte de Egon Guba et Yvonna Lincoln intitulé d'abord *Competing paradigms in qualitative research* (1994) révisé et renommé *Paradigmatic controversies, contradictions, and emerging confluences* (2005) et encore révisé (2011). Un examen attentif des tableaux qui sont annexés est très instructif.

http://lcpaquin.com/FCM9000/Lincoln_Guba_Paradigmatic_controversies.pdf

http://lcpaquin.com/FCM9000/Lincoln_Guba_paradigm_tables.pdf

Lincoln et Guba distinguent les paradigmes suivants : positivisme ; postpositivisme ; théories critiques ; constructivisme ou interprétativisme auquel ils ajouteront « participatif ». Le problème avec le travail de Lincoln et Guba, c'est que les plus récents paradigmes étant en plein avènement, leur regroupement sous le vocable de « participatif », pourrait être l'objet d'un découpage plus fin, actualisé. C'est ce à quoi ma collègue Sylvie Fortin (2012) s'est livrée en faisant connaître les pratiques analytiques créatives qu'elle situe dans un paradigme postmodernité/poststructuralisme.

[http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero31\(2\)/fortin-houssa.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero31(2)/fortin-houssa.pdf)

Je me suis livré à l'exercice de réunir des passages de plusieurs textes que j'ai écrits récemment en les adaptant au contexte d'un séminaire doctoral, pour constituer ce que j'ai nommé Les paradigmes du POST :

¹ Traduction libre de : « I believe that it is important to leave the term in such a problematic limbo, because it is then possible to reshape it as our understanding of its many implications improves. [...] Thus I will use the term in this chapter only in its most common or generic sense: a basic set of beliefs that guides action. »

² Traduction libre de : « It is my own position that a struggle for primacy is irrelevant. [...] Each is an alternative that deserves [...] to be considered. The dialog is not to determine which paradigm is, finally, to win out. Rather, it is to take us to another level at which all of these paradigms will be replaced by yet another paradigm whose outlines we can see now but dimly, if at all. »



<http://lcpaquin.com/FCM9000/paradigmes_du_POST.pdf>

Voir aussi ans le champ de la communication :

Voirol, O. (2014). D'un paradigme à l'autre. Sur quelques glissements théoriques dans l'étude de la communication sociale Trente ans de la revue Réseaux. *Réseaux*, 184-185(2-3), 247-278 <<https://www.cairn.info/journal-reseaux-2014-2-page-247.htm>>

Question : à l'intérieur de quel(s) paradigme(s) vous comptez réaliser vos intentions de recherche ?

Un problème plus général avec les paradigmes, c'est qu'ils établissent des différences, érigent des frontières entre les différentes « visions du monde » qui sous-tendent la pratique de la recherche. Les paradigmes sont trop souvent utilisés de façon normative. L'autre problème est que ce concept a tellement été utilisé à tort et à travers souvent pour désigner le résultat d'un changement quelconque qui est néanmoins ressenti comme important.

l'épistémologie ?

L'épistémologie a également été évoquée comme angle d'attaque de ces « savoirs communs en communication » qui devraient être l'objet du séminaire d'entrée au doctorat en communication.

Lors de l'autoévaluation de la maîtrise en communication, il est ressorti le besoin de :

dispenser un minimum de notions épistémologiques de base afin de rendre accessibles les textes fondateurs relatifs aux différentes écoles de pensée en communication.
(document de modification, 2005, p. 22)

Si on lit bien, on constate que ce qui est désigné par « écoles de pensée en communication » correspond aux paradigmes de la version précédente. Suite à ce constat, lors de la modification de programme le cours suivant a été créé :

FCM7000 Études en communication : aspects épistémologiques, méthodologiques et critiques, qui permettra aux étudiants, quelle que soit leur formation académique ou pratique professionnelle antérieure, d'acquérir une connaissance commune des présupposés épistémologiques et idéologiques véhiculés par les discours en communication (néopositivisme, constructivisme, phénoménologie, herméneutique, philosophie du langage, etc.); de discerner les liens entre ces présupposés (épistémologie et idéologie) et les orientations méthodologiques qui en découlent ; et de développer leur esprit critique par le biais de l'étude des arguments et des points de vue divergents pour en démontrer la logique et les situer par rapport aux débats. Au terme de ce cours, les étudiants auront ainsi acquis de façon uniforme les bases épistémologiques, méthodologiques et critiques qui leur permettront de choisir et de



réussir les différentes activités du programme en relation avec leur projet de recherche, d'intervention ou de création. (descripteur)

Finalement un séminaire sur l'épistémologie consiste en grande partie à faire la connaissance des présupposés (ontologie), des principaux concepts et des méthodologies des différents « paradigmes » ou « approches ».

La grande lacune du cours d'épistémologie est le peu de place qui est accordé aux « paradigmes » récents et émergents, principalement issus du POST, voilà pourquoi j'ai préparé le document référé plus haut

<http://lcpaquin.com/FCM9000/paradigmes_du_POST.pdf>

Pourquoi les « Territoires » ?

Lors de la réflexion collective sur la modification de notre programme, il est apparu clair qu'il fallait imaginer des transversales, de façon à contrer, compenser mais surtout équilibrer l'incontournable division et subdivision en paradigmes ou approches pour l'étude des phénomènes de communication.

Le concept de « territoire », qui appartient initialement à la sphère sémantique de la géographie et des sciences politiques, a connu à partir des années 1980 un essor remarquable sans toutefois connaître la popularité du concept de « paradigme ». Ce n'est pas étranger au fait que Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Mille plateaux* (1980) en font un pivot de leur rénovation, autant ontologique (de quoi est fait le monde) qu'épistémologique (comment les connaissances de ce monde sont organisées).

Contrairement au paradigme qui est constitué à l'avance ou en voie de constitution par les autres – auteurs et chercheurs de renom –, le territoire est un construit qui sera toujours précaire, temporaire et transitoire. Construire un territoire inverse la relation de pouvoir qui est à l'œuvre dans les méthodologies des disciplines ou des interdisciplines, où la « fenêtre » de manœuvre est si étroite que le chercheur en vient à intégrer que faire de la recherche c'est appliquer scrupuleusement un protocole. Construire un territoire est donc une pratique à acquérir.

Dans le cadre de ce séminaire, le concept de « territoire » sera envisagé un dispositif d'organisation d'approches, de théories, de concepts et de pratiques en lien avec la communication. L'organisation d'un « territoire » prend la forme d'un agrégat, d'un agencement, voire d'un collage.



De plus, un territoire est toujours situé par rapport à une subjectivité, à une expérience intellectuelle autant que corporelle, par rapport à une conjoncture sociale, politique et culturelle singulière, par rapport à un point de vue. Il sera important de ne pas négliger cette dimension dans la description du territoire de vos intentions de recherche, d'intervention ou de création.

Un territoire s'évalue en fonction de sa pertinence par rapport à vos intentions de recherche, d'intervention ou de création, mais également de la cohérence, au sens premier d'« aller ensemble », des éléments hétérogènes – paradigmes, théories, concepts, mais aussi pratiques, expérimentiels, techniques, etc. – qui en constituent l'intériorité.

usages du terme « territoire »

Avant de nous lancer dans une étude du concept tel que pensé par Deleuze et Guattari, je fais part d'un forage dans ma base de données bibliographiques dans des documents.

Je reproduis ici les résultats d'un forage à travers 158 documents que j'ai classés sous les rubriques : poststructuralisme, recherches postqualitatives.

The screenshot shows the Adobe Acrobat Pro 2017 interface. On the left, a search window titled 'Recherche avancée' displays results for the term 'territory'. The search criteria are 'Rechercher : territoire dans Plusieurs index'. The results show '158 document(s) contenant 801 instance(s)'. Below this, a list of search results is shown, with the first result being 'Affect theory.PDF'. The search results list several instances of the word 'territory' with their corresponding text snippets. The right side of the screenshot shows the PDF document 'Affect theory.PDF' open, displaying text that includes the word 'territory' in several places, some of which are highlighted in blue.

Il s'agit d'identifier parmi les occurrences repérées celles qui nous aident à comprendre le phénomène à l'étude. Je note deux extraits, parmi de très nombreux, où l'emploi du terme « territoire » qui pourrait sans perte ni ajout de sens être remplacé par « domaine », qui est aussi une délimitation d'un espace ou d'une zone dans un l'espace :



le vaste territoire de l'art numérique³ (Paul, 2016, p. 1)

L'esthétique est un territoire philosophique complexe⁴ (p. 9)

Sans noter le nombre d'occurrences, ni la référence j'ai noté des mots utilisés pour spécifier ou qualifier le terme territoire, et j'ai fait des regroupements approximatifs :

nouveau, non répertorié inexploré
 créatif, imaginaire, fantasmatique
 intellectuel, conceptuel, matériel
 esthétique, émotionnel, sacré, existentiel
 incertain, protégé
 fluide, quantique
 institutionnel, universitaire
 économique, politique, interculturel⁵

J'ai également relevé, et c'est la deuxième étape du forage, des extraits qui me semblaient particulièrement intéressants et je les présente ici.

Konrad Becker, dans un texte intitulé *L'intelligence critique dans l'art et les médias numériques*⁶ étend la portée initiale, géographie, du terme territoire aux espaces vécus :

Mais le concept de territoire et d'espace doit être étendu - de l'espace absolu des murs, des rues et des montagnes à l'espace-temps relationnel des espaces vécus, des désirs, des rêves, de la mémoire, de la frustration, des fantasmes et des technologies de l'imagination. Les espaces multidimensionnels sont formés par l'utilisation, l'expérience et la compréhension.⁷ (2016, p. 175)

Je déduis que l'accès à ces territoires vécus passe par la réflexivité, c'est-à-dire la capacité de tourner la réflexion vers soi-même, réflexivité qui passe par l'introspection, l'explicitation et l'inscription de l'expérience et du sens que l'on donne à celle-ci, sous la forme d'un récit. Une telle vision proche de la recherche-crédation, est toute tournée vers la phénoménologie, je ne peux que recommander la lecture des ouvrages de Natalie Depraz, surtout *Comprendre la phénoménologie: une pratique concrète* (2006), où elle développe une méthodologie « à la première personne » qu'elle qualifie de « en acte » :

l'expression « à la première personne » a un sens immédiatement grammatical et, plus avant, linguistique, exemplairement thématisé par E. Benvéniste dans les Problèmes de linguistique générale, ce qui le conduit à adopter une position radicale concernant l'importance du pronom personnel « Je » en tant que marqueur de subjectivité en son sens ontologique: « qui dit Je est Je », énonce-t-il de façon univoque. ce qui dicte l'être

³ Traduction libre de : « the vast territory of digital art »

⁴ Traduction libre de : « Aesthetics is a complex philosophical territory »

⁵ Traduction libre de : « new, uncharted unexplored/ creative, imaginary, phantasmatic / intellectual, conceptual, material / aesthetic, emotional, sacred, existential / uncertain, protected, fluid, quantum/ institutional, university »

⁶ Traduction libre de : « Critical intelligence in art and digital media »

⁷ Traduction libre de : « But the concept of territory and space has to be extended—from the absolute space of walls, streets, and mountains to the relational space-time of lived spaces, of desires, dreams, memory, frustration, phantasms, and the technologies of the imagination. Multidimensional spaces are formed by use, experience, and understanding. »



n'aura pas été affirmé plus nettement. Certes, « dire Je », dès l'instant où ce je est une instance de discours ou d'énonciation, c'est-à-dire se trouve inscrit dans une situation ou un contexte [...], qui porte en lui-même la subjectivité la plus intime de celui qui s'exprime, à savoir manifeste son implication personnelle et reflète l'adhésion à ce qu'il dit. (2006, p. 157)

Le dernier énoncé de l'extrait précise comment sont formés les espaces multidimensionnels. Deleuze et Guattari quant à eux préfèrent le terme « milieu » à « dimension », mais il n'en demeure pas moins que le territoire demeure le lieu du multiple. Les territoires sont formés par l'« utilisation », l'« expérience » et la « compréhension ». J'en déduis que les territoires sont en tout premier lieu constitués en même temps qu'on les utilise (fonctionnalisme), qu'on en fait l'expérience (subjectivité) et qu'on développe une compréhension du monde et ... de soi.

Becker qualifiera de la façon suivante le territoire qui l'intéresse, que je qualifierais provisoirement de « sensible » :

le territoire du purement intuitif et organique - une forme d'expression non verbale et, par conséquent [...], non intellectuelle.⁸ (p. 175)

Quant à elle, Elizabeth Grosz, dans son ouvrage récent intitulé : *CHAOS, TERRITOIRE, ART : Deleuze et le cadrage de la terre*⁹ (2019), fait une lecture du territoire en fonction de la création :

Sans cadre ni limites, il ne peut y avoir de territoire, et sans territoire, il peut y avoir des objets ou des choses, mais pas de qualités qui peuvent devenir expressives, qui peuvent intensifier et transformer les corps vivants. Le territoire peut ici être compris comme des surfaces de courbure ou d'inflexion variable qui portent en elles des singularités, des éruptions ou des événements.¹⁰ (2019, p. 11)

Tout au long de l'ouvrage, l'autrice élabore une pensée de la création artistique à partir du cadrage par le territoire :

Le territoire encadre provisoirement le chaos et, ce faisant, produit des qualités extractibles qui deviennent les matériaux et les structures formelles de l'art.¹¹ (p. 16)

Pour terminer cette section sur les usages du terme « territoire », un extrait de Thomas Barone qui convoque l'ouvrage de Wolfgang Iser intitulé *Le fictif et l'imaginaire : L'anthropologie littéraire*¹² pour décrire un territoire similaire à ce que Iser nomme « imaginaire » :

comme le dirait Iser (1993), vers la fantaisie et l'informe, vers le territoire de l'éparpillé, de l'incohérent, de l'impossible distant, de l'absolument arbitraire. Il s'agirait plutôt

⁸Traduction libre de : « the territory of the purely intuitive and organic – a non-verbal and, therefore [...], non-intellectual form of expression. »

⁹ Traduction libre de : « *CHAOS, TERRITORY, ART : Deleuze and the framing of the earth* »

¹⁰ Traduction libre de : « With no frame or boundary there can be no territory, and without territory there may be objects or things but not qualities that can become expressive, that can intensify and transform living bodies. Territory here may be understood as surfaces of variable curvature or inflection that bear upon them singularities, eruptions, or events. »

¹¹ Traduction libre de : « Territory frames chaos provisionally, and in the process produces extractable qualities, which become the materials and formal structures of art. »

¹² Traduction libre de : « *The Fictive and the Imaginary: Charting Literary Anthropology* »



de textes chaotiques, absurdes, qui participent de ce que Iser (1993) appelle "l'imaginaire".¹³ (2008, p. 109)

D'emblée, avant d'aller voir dans le détail la conception de Deleuze et Guattari et ses appropriations subséquentes, on doit constater que le concept est l'objet de plusieurs appropriations, notamment dans la sphère de l'infime et dans celle de la création, ce qui vient légitimer ma propre appropriation qui est à la base de ce séminaire, que j'expose plus loin.

le concept de territoire

Deleuze et Guattari circonscrivent le concept de territoire de la façon suivante :

Un territoire emprunte à tous les milieux, il mord sur eux, il les prend à bras le corps (bien qu'il reste fragile aux intrusions). Il est construit avec des aspects ou des portions de milieux. Il comporte en lui-même un milieu extérieur, un milieu intérieur, un intermédiaire, un annexé. Il a une zone intérieure de domicile ou d'abri, une zone extérieure de domaine, des limites [...]. Il est essentiellement marqué, par des « indices », et ces indices sont empruntés à des composantes de tous les milieux : des matériaux, des produits organiques, des états de membrane ou de peau, des sources d'énergie, des condensés perception-action. (p. 386)

Je retiens l'hétérogénéité des « milieux » dont les aspects ou les portions sont requis pour constituer un territoire. Je retiens également qu'un territoire comporte une intériorité et une extériorité ainsi qu'une zone frontière que je qualifierais de perméable où fluidifiée pour permettre les interactions. Puis les auteurs mentionnent qu'un territoire est par essence « marqué », il porte des marques, qu'ils nomment « indices » : des pointeurs, des vecteurs, des références, des ancrages. La question que je me pose est à savoir si parmi ces « marques », il y a de la place pour les affects dans le projet de constitution d'un territoire, sinon il faudra en faire. Je me demande comment identifier ces indices qui « sont empruntés à des composantes de tous les milieux » sans imposer une méthodologie ? Pour en terminer avec cet extrait, je propose de remplacer les éléments de la liste fournie par Deleuze et Guattari par les éléments suivants : des approches, des théories, des concepts, des disciplines, des interdisciplines particulières, mais aussi des pratiques – intervention, création médiatique –, et, en pensant au « technique du soi » de Foucault, ce que je nommerai les pratiques de soi.

Quarante ans plus tard, Elizabeth Grosz reprend les caractéristiques que je qualifierais de « formelles » énoncés par Deleuze et Guattari :

Un territoire est la délimitation d'un milieu ou parfois même la compression et le compactage d'un certain nombre de milieux différents. C'est une synthèse extérieure, un bricolage, d'éléments géographiques, de caractéristiques environnementales, de traits matériels, de fragments déplacés et réorganisés de plusieurs milieux (le chaos lui-même n'est que le milieu de tous les milieux), qui créent à la fois un intérieur, un extérieur, un passage de l'un à l'autre, et un espace annexe, extérieur, contestataire,

¹³ Traduction libre de : « as Iser (1993) would argue, toward fantasy and formlessness, toward the territory of the scattered, the incoherent, the impossibly distant, the absolutely arbitrary. They would tend to be chaotic, nonsensical texts that partake of what Iser (1993) calls the "imaginary." »



une ressource : une cohésion intérieure, un domaine extérieur, des portes de l'un à l'autre.¹⁴ (2019, p. 47)

Cependant, l'autrice fournit des modalités qui n'étaient pas présentes dans la version de Deleuze et Guattari : les territoires sont sous le signe de l'accumulation de « milieux différents » qui, en « faisant territoire », lors de l'agrégation en territoire, sont l'objet de « compression » et de « compactage ». L'assemblage, et sans doute la sélection des différents milieux, relèvent du « bricolage », soit une façon « artisanale » de « faire territoire ». Je reproduis un passage d'un texte que j'ai écrit précédemment sur la méthodologie (2016).

Denzin et Lincoln (1994/2011), dans l'introduction à leur important ouvrage consacré aux recherches qualitatives, reprennent le terme français bricoleur pour désigner le chercheur qualitatif et le terme bricolage pour désigner l'assemblage produit pour s'adapter à une situation complexe. Ils mentionnent l'utilisation de cette notion par Claude Lévi-Straus (1908-2009) dans *La Pensée sauvage* (1962, pp. 26-33) à propos de la fabrication des mythes par les populations dites « primitives », à la fois par opposition à la sophistication de l'ingénierie et dans le sens d'un recyclage des matériaux, constamment réutilisés pour fabriquer de nouveaux mythes. Sans ici souscrire à la thèse évolutionniste sous-jacente qui apparaît discutable, l'intuition initiale du primat de la construction opportuniste en fonction de la conjoncture qui ne résulte pas d'un protocole suivant des étapes et des opérations bien établies, mais qui émerge d'une suite d'essais-erreurs, convient bien à la construction d'une méthodologie adaptée au terrain. Denzin et Lincoln soulignent également l'influence de Michel de Certeau (1980) qui, pour comprendre l'invention du quotidien, « l'obscur entrelacs des conduites journalières » par l'homme ordinaire, propose des catégories analytiques hors des dogmes de la tradition de la recherche, parmi lesquelles on retrouve l'altération, le détournement, le bricolage et l'interstice. De Certeau met ainsi en lumière les ruses, les astuces et les tactiques de résistance, le détournement des objets et des codes ainsi que la réappropriation de l'usage de la société de consommation.

Le chercheur bricoleur, selon Denzin et Lincoln (1994-2011), effectue un grand nombre de tâches différentes, allant de l'entrevue à l'introspection ; il navigue entre les perspectives et les paradigmes qui sont en compétition et se chevauchent ; il comprend que la recherche est un processus interactif tributaire de son histoire personnelle, de son genre, de sa classe sociale, de sa race, de son ethnicité et des caractéristiques de ceux qui sont objet de la recherche.

Le terme bricolage sera repris dans le titre de plusieurs ouvrages, entre autres dans les articles « Plaidoyer pour le bricolage et l'enracinement des méthodes d'enquête dans le

¹⁴ Traduction libre de : « A territory is the delimitation of a milieu or sometimes even the compression and compaction of a number of different milieus. It is an external synthesis, a bricolage, of geographical elements, environmental characteristics, material features, shifted and reorganized fragments from a number of milieus » (chaos itself is nothing but the milieu of all milieus), that create both an inside, an outside, a passage from the one to the other, and a space that is annexed, outside, contestatory, a resource: a cohesion inside, a domain outside, doorways from one to the other. »



terrain » de Virginie (Waechter-Larrondo, 2005), « Un bricolage méthodologique à la croisée des disciplines » (Croguennec, 2010) et « Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie? » d'Emmanuelle (Petit, 2010). En langue anglaise, on retrouve sensiblement la même idée, par exemple dans l'ouvrage *Crafting Qualitative Research: Working in the Postpositivist Traditions* (Prasad, 2005).

Je reviens à l'extrait de Grosz où elle précise les éléments qui constituent un territoire. D'abord les « éléments géographiques » ainsi que le « caractéristiques environnementales » pourraient selon moi recouper ce qui, à la suite de Dona Haraway dans son ouvrage séminal intitulé *Les connaissances situées : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle*¹⁵ est désigné par la « situation ». Quant aux traits matériels, cela renvoie pour moi à la théorie de l'Acteur-Réseau de Bruno Latour (2005) ou encore à l'agentivité distribuée de Jane Bennett (2010). Dans le cas du territoire ce serait la distribution de l'agentivité entre les fragments de plusieurs milieux, qui, lors du bricolage, seront déplacés et réorganisés.

Le dernier énoncé de l'extrait présente la dynamique liée au territoire, soit le « passage » de l'intérieur du territoire à son extérieur via un « espace annexe », extérieur au territoire, que l'autrice qualifie de « contestataire » qui est pour moi un espace de questionnement pour les uns, de création pour les autres, dans tous les cas un espace pour « faire » autrement, pour faire de la recherche en communication autrement. Ce passage vient en écho avec la dynamique de déterritorialisation et de reterritorialisation de Deleuze et Guattari que je commente un peu plus loin.

L'extrait se termine par une explicitation de cet « espace annexe, extérieur, contestataire », qui est qualifié de « ressource », il s'agit en quelque sorte d'un entre-deux, ou, plus précisément, du passage de la « cohésion intérieure » d'un territoire, je retiens la cohésion, que je nommerai plus loin cohérence, comme critère pour déterminer en partie la valeur d'un territoire. Je reprends le passage de la « cohésion intérieure » d'un territoire à son « domaine extérieur », passage qui ici se fait par des « portes ». Quelles sont ces portes ? Pour Elizabeth Grosz, ces portes relèvent de la création. Je suis convaincu que le modèle proposé par l'autrice, lui-même basé sur Deleuze et Guattari, peut être mobilisé dans d'autres sphères que la création artistique, dans le domaine de la recherche en communication, c'est le défi de ce séminaire.

Je reviens brièvement à Deleuze et Guattari qui, dans le modèle initial du territoire, posent dans l'extrait suivant l'« agencement » comme mode d'« organisation interne » ou de structuration du territoire :

Le territoire est lui-même lieu de passage. Le territoire est le premier agencement, la première chose qui fasse agencement, l'agencement est d'abord territorial. Mais comment ne serait-il pas déjà en train de passer en autre chose, dans d'autres agencements ? C'est pourquoi nous ne pouvons pas parler de la constitution du territoire sans parler déjà de son organisation interne. Nous ne pouvons pas décrire

¹⁵ Traduction libre de : « Situated knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective »



l'infra-agencement (affiches ou pancartes) sans être déjà dans l'intra-agencement (motifs et contrepoints). Nous ne pouvons rien dire non plus sur l'intra-agencement sans être déjà sur la voie qui nous mène à d'autres agencements, ou ailleurs. (p. 397)

La suite de l'extrait présente des niveaux d'agencement qui pourraient être utiles dans notre appropriation du concept de territoire : « infra », soit à l'intérieur d'un agencement donné, et « intra », soit entre les différents agencements, ce qui permet le passage de l'un à l'autre.

déterritorialisation et reterritorialisation

La territorialisation est l'action de constituer, de construire un territoire, ce qui confère au chercheur un « empowerment » parfois traduit pas capacitation qui pourrait être simplifiée en capacité, mais l'exercice de cette « capacité » exige en retour un « engagement » du chercheur dans le processus.

Un peu déstabilisant quand on s'attend à ce que le monde soit déjà organisé quand nous le percevons, et qu'on apprend que la territorialisation étant une organisation temporaire, précaire surtout transitoire et que, contrairement aux paradigmes qui sont étanches, la dynamique consiste à passer de l'un à l'autre.

Je ne comprenais pas encore le concept de « territorialisation », Je consulte alors le *Vocabulaire de Deleuze* réalisé par Raphaël Bessis :

Se déterritorialiser, c'est quitter une habitude, une sédentarité. Plus clairement, c'est échapper à une aliénation, à des processus de subjectivation précis (L'Anti-OEdipe, 1972, p. 162). Cependant, on évitera de croire que, pour Gilles Deleuze et Félix Guattari, la déterritorialisation est une fin en soi, une déterritorialisation sans retour. Ce concept n'est pas envisageable sans son pendant qu'est la reterritorialisation. La conscience retrouve son territoire, mais sous de nouvelles modalités (...) jusqu'à une prochaine déterritorialisation (ibid., pp. 306- 307). » (Bessis, 2003)

Donc je constate que dé-territorialisation va de pair avec re-territorialisation. L'aspect performatif et autocentré de « se déterritorialiser » m'interpelle, c'est quitter un espace, un territoire connu et confortable, « une sédentarité » pour un projet de « se reterritorialiser » sous de nouvelles modalités. Le moment du passage d'un territoire à un autre est le moment de la prise de conscience du territoire en tant que tel.

Plus loin dans la rubrique consacrée à « La ligne de fuite » il répond à la question qui était laissée en suspens à savoir comment s'opérait ce passage d'un territoire à un autre. Je découvre que c'est par « la ligne de fuite » :

La ligne de fuite est une déterritorialisation. (...) Fuir, ce n'est pas du tout renoncer aux actions, rien de plus actif qu'une fuite. C'est le contraire de l'imaginaire. C'est aussi bien faire fuir, pas forcément les autres, mais faire fuir quelque chose, faire fuir un système comme on crève un tuyau... Fuir, c'est tracer une ligne, des lignes, toute une cartographie. » (Gilles Deleuze, *Dialogues, avec Claire Parnet*, Ed. Flammarion, 1977, p. 47.) (Bessis, 2003)



La ligne de fuite est une déterritorialisation et fuir c'est un geste de cartographe en traçant des lignes. J'aime bien cette écriture qui ose des formulations telle « faire fuir un système comme on crève un tuyau ».

En cherchant à me documenter sur la déterritorialisation, j'ai fait la rencontre du texte de Alexis Pierçon-Gnezda, présenté en validation du séminaire de M. Lapoujade : *Lecture croisée : Bergson et Deleuze. Politique de la terre* daté de janvier 2016. Je balaye les occurrences du terme à travers le texte et trouve cet extrait :

Un élément se déterritorialise quand, se connectant à un nouvel élément, il change de nature – en ayant une nouvelle forme. (2016, p. 6)

Dans un autre extrait, Pierçon-Gnezda cite Deleuze et Guattari sur les degrés et les modalités du processus :

Bref, il y a des degrés de déterritorialisation qui quantifient les formes respectives, et d'après lesquelles les contenus et les expressions se conjuguent, se relaient, se précipitent les uns les autres, ou au contraire se stabilisent en opérant une reterritorialisation » *Mille Plateaux* (p. 111).

Encore plus avant dans son texte, Pierçon-Gnezda, contrairement à ceux qui rattachent les lignes de fuite à la déterritorialisation, déplace l'accent et décrit le phénomène sous l'angle des flux :

la déterritorialisation des éléments s'opère toujours par une conjugaison ou une connexion de flux. (p. 32)

Encore perplexe par rapport à cette dynamique de déterritorialisation et reterritorialisation, je consulte à nouveau le texte de Guillaume Sibertin-Blanc qui examine la théorie des géographies affectives de Deleuze et Guattari :

une analyse des vecteurs « territorialisants » et « déterritorialisants », qui déterminent les transformations des identités collectives. (2010, p. 225)

Sibertin-Blanc rattache également cette dynamique de déterritorialisation et reterritorialisation à de milieux de vie plus particulièrement aux identités et au devenir :

une théorie des pratiques d'appropriation collective des milieux de vie, déterminant les modes de construction et de transformation de ces identités dans le devenir des formations sociales. (p. 225)

Beaucoup plus loin dans le texte, Sibertin-Blanc, cite Deleuze et Guattari dans ce passage que je reproduis, inscrit cette dynamique dans la vie qui se vit, la *lebenswelt* :

D'une manière générale, « il faut voir comme chacun, à tout âge, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes épreuves, se cherche un territoire, supporte ou mène des déterritorialisations, et se reterritorialise presque sur n'importe quoi, souvenir, fétiche ou rêve ». (p. 236)

Comment construire un territoire ?

Après cette revue de littérature pour développer une compréhension partagée du concept de territoire, je propose un modèle de travail du concept de territoire de façon à l'appliquer dans le contexte d'un séminaire de doctorat.

le territoire comme « agencement particulier d'énoncés de connaissances »

Le concept de territoire, comme on l'a vu précédemment, est hérité du poststructuralisme, mais a été l'objet de plusieurs appropriations. Je propose une appropriation ouverte du concept de territoire, en fait je propose d'en faire un méta-concept, c'est-à-dire un concept qui organise d'autres concepts, ou encore en raison de la diversité des éléments du territoire, ce que Elizabeth Grosz désignait par l'expression « fragments déplacés et réorganisés de plusieurs milieux ».

Je propose de considérer le territoire comme un agencement particulier d'énoncés de connaissances, constitué en fonction d'une situation, d'une « vision du monde » [ontologie, métaphysique], et d'une finalité.

La finalité dans le contexte de ce séminaire est de développer une capacité à construire des territoires adaptés à nos questionnements.

Comme les connaissances n'ont pas de persistance par elles-mêmes, elles doivent être « énoncées » et ce sont les énoncés de connaissance qui sont l'objet d'étude dans ce cours et que vous utiliserez dans la confection du cadre théorique de votre recherche/intervention/création.

Plutôt que de prendre les connaissances pour elles-mêmes, dans une pure abstraction, il s'agit de tenir compte en même temps de la « situation » de leur énonciation dans notre compréhension ainsi que du questionnement à la base des intentions de recherche/intervention/création pour le présent séminaire, et du projet à la fin du séminaire Thèse1.

Qu'entend-on par « situation » ? Une situation est ancrée dans le temps et l'espace, a une durée et une trajectoire, une situation est constituée d'événements et d'acteurs (humains ou objets), une situation comporte également des aspects politiques (le pouvoir), sociétaux (citoyen) et culturels (référents et identité), une situation comporte également des aspects plus personnels (affects). Bien sûr, lorsqu'on décrit un territoire, ce ne sont pas tous les aspects de la situation de l'énonciation des connaissances qui constituent un territoire qui doivent être explicités, mais seulement ceux qui sont saillants pour leur compréhension.



Les types de connaissances susceptibles d'être l'objet d'énonciation dans votre territoire sont de diverse nature, j'en fais une énumération provisoire. D'abord les connaissances propositionnelles, celles qui appartiennent à la sphère théorique, on y trouve des théories, des concepts, des approches, c'est le type de connaissances que l'on risque de retrouver en majorité dans vos territoires, ce type de connaissance est en rapport étroit avec le langage et la logique, le *logos*. Ensuite, j'ai fait un forage dans ma base de données et j'ai retenu une série de termes qui sont employés pour qualifier les connaissances produites par la recherche, j'ai tenté de les regrouper par affinités :



Question : quels types de connaissances comportent votre, vos territoires ?

délimiter un territoire

Un territoire sera délimité en fonction des questionnements à la base de vos intentions de recherche ; des connaissances de différentes nature seront intégrées graduellement, et ces connaissances viendront en retour modifier la délimitation de ce territoire.

Il s'agit donc d'agréger en territoire des « énoncés de connaissances » de différents types et, selon les mots d'Elizabeth Grosz, de les « compresser » de les « compacter », j'ajouterais de les « articuler » les uns aux autres, le terme « articulation » étant entendu ici comme l'établissement de liens. Il est entendu que les liens ne sont pas naturels ou inhérents, ce sont des construits, qu'ils relèvent d'une fabrication, d'une « bricolage ». Stewart Hall rappelle qu'« [u]ne articulation est une forme de connexion qui peut faire une unité à partir de deux éléments différents, sous certaines conditions. Il s'agit d'un lien qui n'est ni nécessaire, ni déterminé, ni absolu et ni essentiel tout le temps. »¹⁶ (1986, p. 53). Quant à elle, Marie-Anne Paveau situe l'enjeu principal de l'interdisciplinarité l'articulation de différentes disciplines :

Par « articulation véritable », on veut dire : qui permettent qu'une discipline soit modifiée par une autre, et pas seulement « colorée » par elle, qui font réellement travailler les disciplines en cocontribution et non en juxtaposition. (2012, p. 5)

Un territoire n'est pas une hiérarchie, c'est un agencement horizontal et donc tous les énoncés de connaissances composant un territoire, quel que soit leur type, sont considérés égaux entre eux. Cet agencement constitue l'intérieur du territoire, les énoncés de connaissances qui ne sont pas retenus, ainsi que le monde de la vie qui est là à notre portée, constituent l'extérieur du territoire.

Le critère principal d'un agencement est la co-hérence, les énoncés de connaissances s'agencent les uns avec les autres sans disruption, sauf si celles-ci sont disruptives par rapport à d'autres de façon structurante. La co-hérence est à démontrer, d'autant plus que l'agencement comporte des énoncés de connaissances de différents types, la plupart du temps la cohérence est dictée par le phénomène communicationnel à l'étude et le type d'étude que l'on veut entreprendre.

Un critère secondaire est celui du partage de (ou de la référence à) l'agencement : soit parce qu'il est imposé lors de la formation, soit parce qu'il fait consensus (ou de dissensus) dans la communauté d'appartenance, la discipline ou l'interdiscipline.

¹⁶ Traduction libre de : « An articulation is thus the form of the connection that can make a unity of two different elements, under certain conditions. It is a linkage which is not necessary, determined, absolute and essential for all time. »



Pour compléter la dynamique des territoires, il y a les conditions de possibilité de passage d'un territoire à un autre ou de co-existences de plusieurs territoires en lien avec vos intentions de recherche, d'intervention ou de création. Je rappelle que pour Deleuze et Guattari, il s'agit d'une déterritorialisation et d'une reterritorialisation à partir d'une ligne de fuite, alors que pour Elizabeth Grosz, il s'agit d'un espace annexe qui offre des portes.

Le cas échéant, une fois que plusieurs territoires ont été identifiés, il faut établir quelle est la « ligne de fuite », quelle est la « porte » qui permet de passer de l'un à l'autre.

cartographier le territoire

Comment concrètement constituer un territoire, le territoire de ses intentions de recherche, d'intervention ou de création ou plusieurs territoires reliés par des « lignes de fuite » ?

En le cartographiant.

Il s'agit d'utiliser la technique des cartes heuristiques pour, dans un premier temps, inscrire, au fur et à mesure de leur découverte, dans un espace abstrait, celui du territoire, différents « énoncés de connaissances » qui apparaissent pertinents en regard des intentions de recherche, intervention ou création. Ensuite, il s'agit d'établir des liens, des relations entre les « énoncés de connaissances », ce qui n'est pas évident, d'où le « bricolage », en quelque sorte instaurer un principe d'ordre sans pour autant tomber dans la théorie des ensembles. Puisqu'il s'agit d'un « bricolage », d'un processus par essai erreur vaut mieux faire l'exercice avec un média souple.

Au moins trois stratégies peuvent être utilisées pour cartographier un territoire : une application numérique de schématisation, dessiner directement sur son carnet ou après avoir fait des listes, ou encore par en manipulant des Post-it sur un carton ou sur un mur, les deux dernières stratégies impliquent la numérisation des cartes produites à l'aide du téléphone portable. Le recours à l'une ou l'autre des stratégies proposées, numérique, dessin, autocollants sur un tableau ou sur un mur, conditionne le processus, certaines manipulations étant plus faciles dans un média par rapport aux autres.

Voici quelques exemples de cartographie des intentions de recherche d'étudiant.e.s au doctorat en communication :



Il n'y a pas une façon de cartographier un territoire, mais, comme c'est une pratique, il y a autant de façons singulières qu'il y a de cartographes, je recommande de développer une posture réflexive par rapport à son propre processus de construction de territoire, d'être en mesure d'en faire un récit.

Question : quelle est la cartographie de votre, vos territoires ?

nommer le territoire

Une fois la cartographie du territoire terminée, il reste à nommer le territoire. Nommer un territoire que l'on a construit ou que l'on est à construire, à moins de reprendre le nom d'une des « énoncés de connaissances » parce qu'il est proéminent et fait autorité, est crucial parce qu'il s'agit d'un impitoyable exercice de focalisation, non pas sur un ou plusieurs « énoncés de connaissances » qui sont plus importants que les autres, mais sur ce qui les traverse les énoncés de connaissances retenus. Il faut se rappeler que le « territoire », au même titre que le « rhizome », est un dispositif épistémologique hétérogène et non hiérarchique. Donc l'exercice de focalisation porte sur la recherche d'un terme ou une courte expression qui relie, la focalisation est sur ce qui traverse et non pas ce qui distingue.

un exemple : le territoire de la pratique

Theodore Schatzki dans *The Practice Turn in Contemporary Theory* (2001) décrit les pratiques comme

des ensembles d'activités humaines, incarnées, matériellement médiées, organisées de manière centralisée autour d'une compréhension pratique partagée¹⁷ (2001, p. 11)

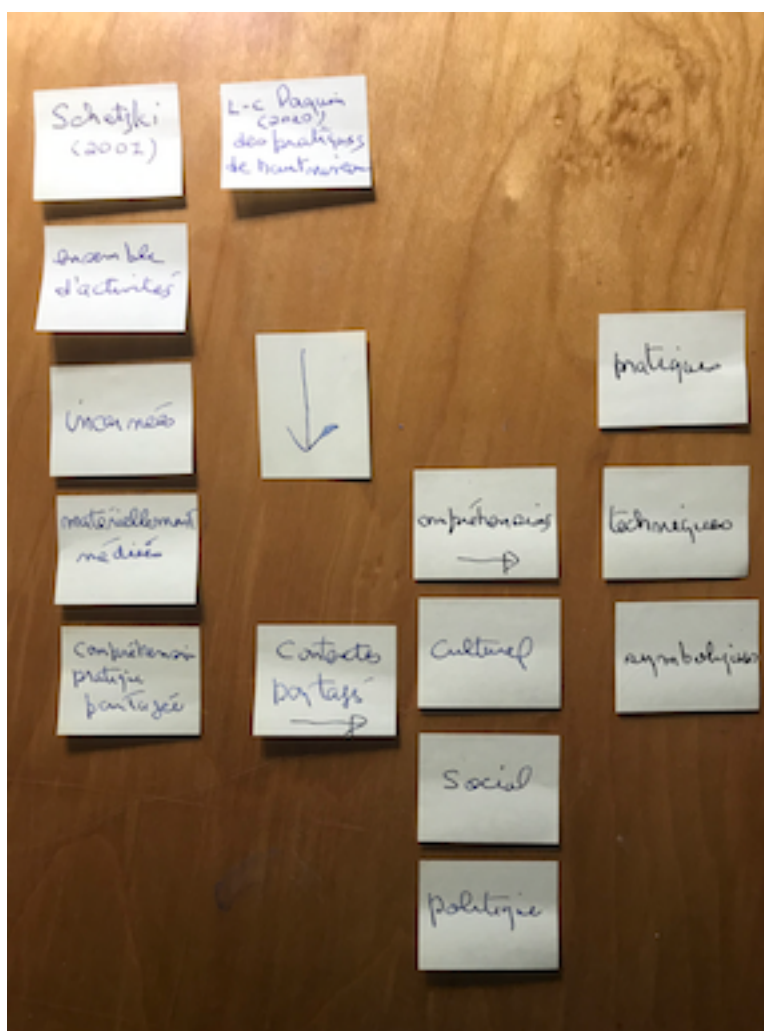
Je décide à partir de cette citation de construire un territoire, le territoire de la pratique. Je découpe l'extrait en unités de sens et les inscris sur des Post-it. Puis, suite à une réflexion, je crois qu'il est préférable d'étendre le modèle de Schatzki en enrichissant la « compréhension pratique partagée » qui est associée par l'auteur aux pratiques que je qualifierais de bas niveau, telle que la pratique d'un sport. Je m'intéresse plutôt à des pratiques que je pourrais qualifier de « haut niveau », tel que des pratiques de recherche-crédation. Pour être en mesure de comprendre et de rendre-compte de ces pratiques, il faut prendre en compte leurs ancrages sociaux, politiques et surtout culturels dans le cas de la recherche-crédation. J'inscris ces termes sur des Post-it et les place en face de ce qui devient les « contextes partagés ». Toutefois cette ces « compréhensions partagées » que j'ai décidé de remplacer par un terme plus générique :

¹⁷ Traduction libre de : « practices as embodied, materially mediated arrays of human activity centrally organized around shared practical understanding »



« contextes partagés ». Je trouve intéressant de conserver le terme « compréhension » puisque, au lieu de parler des connaissances en tant que telles qui sont mobilisées par une pratique donnée, parler de compréhensions implique que ces connaissances sont effectivement appliquées lors de la pratique.

De plus, en regardant l'ébauche de cartographie, je réfléchis. Le fait de voir le territoire d'un coup d'œil, dans un même espace facilite la vérification de la cohérence des éléments qu'on y ajoute, cela facilite également la découverte des absences. Dans le cas présent, ce qui m'est apparu absent c'était les types de compréhensions, j'en ajoute deux grands types aux compréhensions pratiques déjà mentionnées par Schatzki : les compréhensions techniques et symboliques. Je photographie la cartographie provisoire obtenue et la reproduis :



À ce stade-ci, une fois le modèle de base adapté, j'ai retranscrit la cartographie Post-it dans un tableau à deux colonnes, l'idée étant de constituer le territoire à partir « d'énoncés de connaissances » qui sont principalement des méthodologies.

Une fois le tableau complété, encore une fois parce que j'utilise cette cartographie de façon heuristique, pour m'aider à penser, à comprendre le phénomène à l'étude, je m'aperçois qu'il manque une dimension à la pratique, celle de l'engagement de la personne dans sa pratique, ce qui est particulièrement important dans le cas des pratiques de haut niveau, dont la pratique de la recherche-crédation, mais également de l'intervention et également la recherche qualitative. Je déploie cet engagement en plusieurs dimensions selon le même processus exposé précédemment, ce qui donne la cartographie suivante :

territoire de la pratique	
aspects	énoncés de connaissances
ensemble d'activités	approche fonctionnaliste ; protocoles ; flux.
incarnées	Introspection/explicitation ; retournement vers soi (epochè).
matériellement médies	acteur-réseau ; systémique ; archéologie des médias.
contextes partagés : - social ; - politique ; - culturel ; - compréhensions : pratiques ; techniques ; symboliques ; etc.	ethnographie ; réception/usages ; sémio-pragmatique ; herméneutique ; études culturelles /critiques : - féminisme ; - queer ; - postcolonialisme ; - etc.
engagement : - citoyen ; - éthique ; - idéologique ; - symbolique.	réflexivité ; autoethnographie ; intervention.

Je regarde cette cartographie du territoire de la pratique et je vois que je pourrais ajouter une autre dimension qui est celle d'un autre type d'« énoncés de connaissances » que sont les différentes postures épistémologiques qui sous-tendent ces méthodes. Ce sera pour une prochaine itération.

et le passage du territoire de la pratique à d'autres territoires ?

La déterritorialisation et la reterritorialisation subséquente se fait par des « lignes de fuite » pour Deleuze et Guattari alors que le passage d'un territoire à un autre, pour Elizabeth Grosz se fait par des « portes » situées dans un espace annexe au territoire, qui est celui de la contestation et de la créativité.

Quelles sont les « lignes de fuite » ou les « portes » d'un espace annexe du territoire de la pratique que je viens d'esquisser ?

Je vois déjà une ligne de fuite vers le territoire du « sensible » par l'incarnation et les « affects », ainsi qu'une ligne de fuite vers le territoire de la technique, autant par les ensembles d'activités que par la médiation matérielle de celles-ci.

Question : quelles sont les lignes de fuite de votre territoire et vers quels territoires elles pointent.

Pour clore ce premier cours

Je vous propose de faire votre l'énoncé programmatique de Guillaume Sibertin-Blanc selon lequel :

vivre et penser en cartographe impose de renoncer aux catégories de l'essence, pour promouvoir une analyse sensible à la fois à l'immanence et à la contingence du réel (p. 229)

il s'agit d'une appréhension d'un réel sans fondements ni métaphysique, sans chercher à aller par-delà ce qu'offre l'expérience sensible à l'interprétation, ni à en rabattre l'indétermination et l'imprévisibilité sur une quelconque nécessité, bien au contraire, en cartographiant le territoire tel qu'il se présente, tel qu'il advient ou devient au cours de la cartographie. Il y a aussi un phénomène qui est souvent négligé, soit la sérendipité, une occasion de rencontre fortuite qu'il faut être disposé à saisir. Cartographier n'est pas qu'un mode de représentation graphique et de transcription symbolique, l'auteur précise c'est également « une manière de concevoir un régime de savoir impliqué par ces processus » (p. 229). Finalement, il considère que la cartographie

n'est pas un instrument de réflexion, mais de mobilisation; elle n'est pas un moyen de reproduire une réalité supposée préexistante, mais un opérateur d'exploration et de découverte créatrice de réalités nouvelles. (p. 229).

Bonne cartographie de votre territoire.



Références

- Auroux, S. (1990). *Les notions philosophiques : dictionnaire*. Paris : Presses universitaires de France.
- Barone, T.E. (2008). Creative Nonfiction and Social Research. Dans Knowles, J. G. et A. L. Cole (dir.), *Handbook of the arts in qualitative research : perspectives, methodologies, examples, and issues*. Los Angeles : Sage Publications.
- Becker, K. (2016). Critical intelligence in art and digital media. Dans Paul, C. (dir.), *A companion to digital art* : John Wiley & Sons.
- Bennett, J. (2010). *Vibrant matter : a political ecology of things*. Durham : Duke University Press.
- Bessis, R. (2003). Vocabulaire de Deleuze.
- Croguennec, S. (2010). Un bricolage méthodologique à la croisée des disciplines. *L'Ordinaire des Amériques*, (214).
- Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*. Paris : Armand Colin.
- Grosz, E. (2019). *CHAOS, TERRITORY, ART : deleuze and the framing of the earth*. : Columbia Univ. Press.
- Guba, E.G. (1994). The alternative paradigm dialog. Dans Guba, E. G. (dir.), *The Paradigm dialog* (pp. 17-30). Newbury Park, Calif.: Sage Publications.
- Guba, E.G. et Lincoln, Y.S. (1994). Competing paradigms in qualitative research. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The SAGE handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, Calif. : Sage.
- Hall, S. et Grossberg, L. (1986). On postmodernism and articulation : an interview with Stuart Hall. *Journal of Communication Inquiry*, 10(2), 45-60.
- Kuhn, T.S. (1962/1983). *La Structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Latour, B. (2005). *Reassembling the social an introduction to actor-network-theory*. New York : Oxford University Press.
- Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon.
- Masterman, M. (1970). The Nature of a Paradigm. Dans Lakatos, I. et A. Musgrave (dir.), *Criticism and the growth of knowledge* (p. 59-89). Cambridge, UK : Cambridge University Press.
- Paul, C. (2016). *A companion to digital art*. : John Wiley & Sons.
- Paveau, M.-A. (2012). Pour une épistémologie critique. *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, (34), 7-17.
- Petit, E. (2010). Du fil de l'eau en fils à retordre. Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie ? *L'Information géographique*, 74(1), 9-26.
- Pierçon-Gnezda, A. (2016). *Le concept d'agencement collectif chez Deleuze et Guattari*.
- Prasad, P. (2005). *Crafting qualitative research : working in the postpositivist traditions*. Armonk, N.Y. : M.E. Sharpe.
- Schatzki, T.R., Knorr-Cetina, K. et Savigny, E.v. (2001). *The practice turn in contemporary theory*. London; New York : Routledge.
- Sibertin-Blanc, G. (2010). Cartographie et territoires : La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gilles Deleuze. *L'Espace géographique*, 39(3), 225-238.
- Tylkowski, I. (2011). La conception du dialogue » de Mikhaïl Bakhtine et ses sources sociologiques (l'exemple des Problèmes de l'œuvre de Dostoïevski [1929]). *praxématique Cahiers de praxématique*, 51-68.
- Waechter-Larrondo, V. (2005). Plaidoyer pour le bricolage et l'enracinement des méthodes d'enquête dans le terrain : l'exemple d'une recherche sur le changement dans les services publics locaux. *Bulletin de méthodologie sociologique*, (88), 31-60.

